

Le Monde

Dans la spirale de l'aide sociale américaine

Le réquisitoire de Frederick Wiseman sur le délitement des services sociaux aux Etats-Unis

WELFARE

■■■■

On ne sait par quelle curiosité de l'esprit un documentaire aussi fondamental que *Welfare*, daté de 1975 et signé par l'Américain Frederick Wiseman, figure tout de même un peu papale du genre, était resté inédit en France. Ce mercredi 5 juillet, l'erreur sera du moins réparée, et même surréparée puisqu'une pièce de théâtre inspirée du film, mise en scène par la directrice du Centre dramatique national de Saint-Denis, Julie Deliquet, fera le même jour l'ouverture du Festival d'Avignon. C'est le cinéaste lui-même qui a suggéré à la metteuse en scène, férue de cinéma – elle qui a déjà monté Bergman, Desplechin et Fassbinder –, de se lancer.

Dans l'attente de voir ce qui se jouera sur scène, on revient ici à l'œuvre originelle, qui est en elle-même un énorme morceau. Pour situer la chose, on est encore au début d'une œuvre inaugurée par le percussif *Titicut Follies* (la vie dans un asile pour aliénés criminels) en 1968, qui compte plus d'une quarantaine de longs-métrages d'une durée moyenne de deux à trois heures, et qui se poursuit aujourd'hui nonobstant les 93 printemps de Wiseman. Toutes les institutions américaines – de la police à l'hôpital, de l'université à l'armée, du grand magasin au champ de courses – auront peu ou prou été filmées par cet homme,

au terme d'une présence longue et immersive, dans des films dépourvus du moindre commentaire mais qui parlent ô combien par eux-mêmes.

Welfare aborde dans cet ensemble la conception américaine de l'aide sociale, dans un centre de New York en plein Manhattan, dont on ne sortira pas durant à peu près trois heures. Sujet qu'on pressent délicat, tant du point de vue de l'interventionnisme social de l'Etat américain qui est dès cette époque moribond que de celui de la situation actuelle qui ne semble pas avoir beaucoup évolué depuis le grand nettoyage néolibéral de Ronald Reagan.

Théâtre de l'absurde

Il faut s'imaginer, pour reprendre une expression qui fit quelque bruit dans notre pays voici quelques années, que toute la misère du monde, à tout le moins celle de cette ville-monde qu'est New York, s'est donné rendez-vous dans ces bureaux. Où Wiseman laisse filer la caméra, rehaussant de gros plans vibrants cette tragédie de la pauvreté, passant de manière fluide d'un cas à l'autre, au gré des entretiens qui s'y déroulent non sans heurts, des abîmes qui s'y dévoilent, des nasses kafkaïennes qui s'y referment, de la violence sociale omniprésente.

Quelques exemples, entre une multitude. Un Amérindien venu d'une réserve près de Washington se plaint avec véhémence, transbahuté d'une structure à l'autre de manière éhontée, deux structures

d'aide différentes se renvoyant la balle et imputant à l'autre la responsabilité d'un dysfonctionnement dont ne pâtit que le demandeur. Une Afro-Américaine qui sort d'une opération chirurgicale, qui se retrouve virée de son motel parce qu'elle n'a pas reçu son chèque, pour une raison que personne n'est capable de lui expliquer. Une vieille femme qui ne perçoit pas son aide, car elle est toujours versée à son mari, hospitalisé dans un état grave, et qui ne peut la lui reverser, un tribunal suspendant sa décision au centre d'aide qui lui-même se refuse à agir avant la décision du tribunal.

Les exemples abondent devant lesquels, eu égard aux conséquences de ce théâtre de l'absurde sur l'état de personnes fragilisées à l'extrême, les cheveux se dressent sur la tête. Le film n'est pas pour autant manichéen. On sent bien que certains fonctionnaires, aussi

démunis que leurs interlocuteurs, font plus que leur possible. On voit également la folie de certains demandeurs, tel ce vieux raciste invétéré, partisan du Ku Klux Klan, qui insulte calmement durant de longues minutes les vigiles noirs, impériaux devant l'outrage.

Mais, globalement, on ne peut que constater la redoutable logique d'un système structurellement destiné à décourager les impétrants. Le régime de la suspicion, de la preuve sans fin et du découragement règne en ce lieu, servi pour le coup par quelques fonctionnaires particulièrement zélés – on pense par exemple à une jeune cheffe de bureau hystérisco-sadique qui connaît tous les articles de loi et se fait un plaisir de faire sortir de leurs gonds des interlocuteurs au bout du rouleau, pour mieux ensuite les accuser de violence et leur opposer une fin de non-recevoir.

**On ne peut
que constater
la logique
d'un système
structurellement
destiné à
décourager
les impétrants**

Il est également clair que, en raison d'un budget contraint, les pires stratégies dilatoires y sont à l'œuvre – par exemple, prier le demandeur de revenir le lendemain, alors qu'on sait pertinemment qu'il ne franchira pas l'accueil sans rendez-vous, ce qui retardera d'encore quelques jours l'hypothétique solution du problème, cela dans l'attente, en vient-on à s'interroger, qu'une issue fatale dé-

barrasse l'organisme de ce cas. Les plus aguerris des demandeurs connaissent ces mauvais procédés et y résistent, parfois avec force.

Cela donnera à la fin du film l'expression d'une des plus magnifiques et frémissantes colères jamais vues au cinéma (on la met à la hauteur de celle de l'ouvrière de *Reprise du travail aux usines Wonder* en 1968), celle d'une fille afro-américaine, blouson de cuir et créole aux oreilles, qui accompagne sa vieille mère après des mois de vaine procédure, défiant avec une hargne résolue tous les échelons de l'échelle hiérarchique, sans que le film nous précise si le cas sera finalement résolu ou pas. Reste cette sainte colère, qui est comme on le sait la seule richesse que les démunis ont en partage. ■

JACQUES MANDELBAUM

Documentaire américain de
Frederick Wiseman (1975, 2h47).



Extrait du documentaire « Welfare », de Frederick Wiseman, tourné en 1973. MÉTÉORE FILMS